

# LE RÉVOLTÉ

POUR LA SUISSE

Un an . . . . . Fr. 4 —  
Six mois . . . . . » 2 —  
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements pris auprès des bureaux de poste paient une surtaxe de 20 centimes.

Organe socialiste

Paraissant tous les 15 jours

POUR L'EXTERIEUR

Un an . . . . . Fr. 5 30  
Six mois . . . . . » 2 65  
Trois mois . . . . . » 1 35

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

Administration du Révolté : rue du Nord, 15, GENÈVE

## Aux jeunes gens.

C'est aux jeunes gens que le *Révolté* veut parler aujourd'hui. Que les vieux, — les vieux de cœur et d'esprit, bien entendu, — mettent donc le journal de côté, sans se fatiguer inutilement les yeux à une lecture qui ne leur dira rien.

Je suppose que vous approchez des dix-huit ou vingt ans; que vous finissez votre apprentissage ou vos études; que vous allez entrer dans la vie. Vous avez, je le pense, l'esprit dégagé des superstitions qu'on a cherché à vous inculquer: vous n'avez pas peur du diable et vous n'allez pas entendre déblatérer les curés et pasteurs. Qui plus est, vous n'êtes pas un des gommeux, tristes produits d'une société au déclin, qui promènent sur les trottoirs leur pantalon mexicain et leur face de singe et qui, déjà à cet âge, n'ont que des appétits de jouissance à tout prix,.... je suppose au contraire que vous avez le cœur bien à sa place et c'est à cause de cela que je vous parle.

Une première question, je le sais, se pose devant vous. — « Que vais-je devenir? » vous êtes vous demandé maintes fois. En effet, lorsqu'on est jeune, on comprend qu'après avoir étudié un métier ou une science pendant plusieurs années, — aux frais de la société, notez le bien, — ce n'est pas pour s'en faire un instrument d'exploitation, et il faudrait être bien dépravé, bien rongé par le vice, pour ne jamais avoir rêvé d'appliquer un jour son intelligence, ses capacités, son savoir, à aider à l'affranchissement de ceux qui grouillent aujourd'hui dans la misère et dans l'ignorance.

Vous êtes de ceux qui l'avez rêvé, n'est-ce pas? Eh bien, voyons qu'est ce que vous allez faire pour que votre rêve devienne une réalité.

Je ne sais pas dans quelles conditions vous êtes né. Peut-être, favorisé par le sort, avez-vous fait des études scientifiques; c'est médecin, avocat, homme de lettres ou de sciences que vous allez devenir; un large champ d'action s'ouvre devant vous; vous entrez dans la vie avec de vastes connaissances, des aptitudes exercées; ou bien, vous êtes un honnête artisan, dont les connaissances scientifiques se bornent au peu que vous avez appris à l'école, mais qui avez eu l'avantage de connaître de près ce qu'est la vie de rude labeur que mène le travailleur de nos jours.

Je m'arrête à la première supposition, pour revenir ensuite à la seconde; j'admets que vous avez reçu une éducation scientifique. Supposons que vous allez devenir.... médecin.

Demain, un homme en blouse viendra vous chercher pour voir une malade. Il vous mènera dans une de ces ruelles, où les voisines se touchent presque la main par-dessus la tête du passant; vous montez dans un air corrompu, à la lumière vacillante d'un lampion deux, trois, quatre, cinq escaliers, couverts d'une crasse glissante, et dans une chambre sombre et froide vous trouvez la malade, couchée sur un grabat, recouverte de sales haillons. Des enfants pâles,

livides, grelottant sous leurs guenilles, vous regardent de leurs grands yeux ouverts. Le mari a travaillé toute sa vie des douze et des treize heures à n'importe quelle labeur: maintenant il chôme depuis trois mois. Le chômage n'est pas rare dans son métier: il se répète périodiquement toutes les années; mais autrefois, quand il chômait, la femme allait travailler comme journalière,.... laver vos chemises peut-être, en gagnant trente sous par jour; mais la voilà alitée depuis deux mois et la misère se dresse hideuse devant la famille.

Que conseillerez-vous à la malade, monsieur le docteur? vous, qui avez deviné que la cause de la maladie, c'est l'anémie générale, le manque de bonne nourriture, le manque d'air? Un bon bifteck chaque jour? un peu de mouvement à l'air libre? une chambre sèche et bien aérée? Quelle ironie, si elle le pouvait, elle l'aurait déjà fait sans attendre vos conseils!

Si vous avez le cœur bon, la parole franche, le regard honnête, la famille vous contera bien des choses. Elle vous dira aussi que de l'autre côté de la cloison, cette femme qui tousse d'une toux qui vous fend le cœur est la pauvre repasseuse; qu'un escalier plus bas, tous les enfants ont la fièvre; que la blanchisseuse du rez-de-chaussée, elle non plus ne verra pas le printemps, et que dans la maison à côté, c'est encore pis.

Que direz-vous à tous ces malades? Bonne nourriture, changement de climat, un travail moins pénible?... Vous auriez voulu pouvoir le dire, mais vous n'osez pas, et vous sortez le cœur brisé, la malédiction sur les lèvres.

Le lendemain, vous réfléchissez encore aux habitants du taudis, lorsque votre camarade vous raconte qu'hier un valet de pied est venu le chercher, en carrosse cette fois-ci. C'était pour l'habitant d'un riche hôtel, pour une dame, épuisée par les nuits sans sommeil, qui donne toute sa vie aux toilettes, aux visites, à la danse et aux querelles avec un mari butor. Votre camarade lui a conseillé une vie moins inepte, une nourriture moins échauffante, des promenades à l'air frais, le calme de l'esprit et un peu de gymnastique de chambre, pour remplacer jusqu'à un certain point le travail productif!

L'une meurt parce que, toute sa vie durant, elle n'a jamais assez mangé, ni s'est jamais suffisamment reposée; l'autre languit parce que durant toute sa vie elle n'a jamais su ce que c'est que le travail...

Si vous êtes une de ces natures molasses qui se font à tout, qui à la vue des faits les plus révoltants se soulagent par un léger soupir et par une chope, alors vous vous ferez à la longue à ces contrastes et, la nature de la bête aidant, vous n'aurez plus qu'une idée, celle de vous caser dans les rangs des jouisseurs, pour ne jamais vous trouver parmi les misérables. Mais, si vous êtes « un homme », si chaque sentiment se traduit chez vous par un acte de volonté, si la bête en vous n'a pas tué l'être intelligent, alors, vous reviendrez un jour chez vous en disant: « Non, c'est injuste, cela ne doit pas trainer ainsi. Il ne s'agit pas de guérir les maladies, il faut les prévenir. Un peu de bien-

être et de développement intellectuel suffiraient pour rayer de nos listes la moitié des malades et des maladies. Au diable les drogues! De l'air, de la nourriture, un travail moins abrutissant, c'est par là qu'il faut commencer. Sans cela, tout ce métier de médecin n'est qu'une duperie et un faux-semblant ».

Ce jour là vous comprendrez le socialisme. Vous voudrez le connaître de près, et si l'altruisme n'est pas pour vous un mot vide de sens, si vous appliquez à l'étude de la question sociale la sévère induction du naturaliste, vous finirez par vous trouver dans nos rangs, et vous travaillerez, comme nous, à la révolution sociale.

Mais, peut-être direz vous: « Au diable la pratique! Comme l'astronome, le physicien, le chimiste, consacrons-nous à la science pure. Celle-là portera toujours ses fruits, ne fût-ce que pour les générations futures! »

Tâchons d'abord de nous entendre sur ce que vous cherchez dans la science. Sera-ce simplement la jouissance — certainement immense — que nous donnent l'étude des mystères de la nature et l'exercice de nos facultés intellectuelles? Dans ce cas-là, je vous demanderai, en quoi le savant qui cultive la science pour passer agréablement sa vie, diffère-t-il de cet ivrogne qui, lui aussi, ne cherche dans la vie que la jouissance immédiate et qui la trouve dans le vin? Le savant a, certes, mieux choisi la source de ses jouissances, puisque la sienne lui en procure de plus intenses et de plus durables, mais c'est tout! L'un et l'autre, l'ivrogne et le savant, ont le même but égoïste, la jouissance personnelle.

Mais non, vous ne voulez pas de cette vie d'égoïste. En travaillant pour la science, vous entendez travailler pour l'humanité, et c'est par cette idée que vous vous guiderez dans le choix de vos recherches....

Belle illusion! et qui de nous ne l'a caressée un moment lorsqu'il se donnait pour la première fois à la science!

Mais alors, si réellement vous songez à l'humanité, si c'est elle que vous visez dans vos études, une formidable objection vient se dresser devant vous, car, pour peu que vous ayez l'esprit juste, vous remarquez immédiatement que dans la société actuelle, la science n'est qu'un objet de luxe, qui sert à rendre la vie plus agréable à quelques-uns et qui reste absolument inaccessible à la presque totalité de l'humanité.

En effet, il y a plus d'un siècle que la science a établi de saines notions cosmogoniques, mais à combien s'élève le nombre de ceux qui les possèdent ou qui ont acquis un esprit de critique réellement scientifique? A quelques milliers à peine qui se perdent au milieu de centaines de millions partageant encore des préjugés et des superstitions, dignes de barbares, exposés en conséquence à servir toujours de jouets aux imposteurs religieux.

Ou bien, jetez seulement un coup d'œil sur ce que la science a fait pour élaborer les bases rationnelles de l'hygiène physique et morale.

Elle vous dit, comment nous devons vivre pour conserver la santé de notre corps, comment maintenir en bon état nos agglomérations de populations; elle indique la voie du bonheur intellectuel et moral. Mais tout le travail immense accompli dans ces deux voies ne restait-il pas à l'état de lettre morte dans nos livres? Et pourquoi cela? — Parce que la science, aujourd'hui, n'est faite que pour une poignée de privilégiés, parce que l'inégalité sociale qui divise la société en deux classes, celle des salariés et celle des détenteurs du capital, fait de tous les enseignements sur les conditions de la vie rationnelle comme une raillerie pour les neuf-dixièmes de l'humanité.

Je pourrais vous citer encore bien des exemples, mais j'abrège: sortez seulement du cabinet de Faust, dont les vitraux noircis de poussière laissent à peine pénétrer sur les livres la lumière du grand jour, regardez autour de vous et à chaque pas vous trouverez vous-même des preuves à l'appui de cette idée:

Il ne s'agit plus en ce moment d'accumuler les vérités et les découvertes scientifiques. Il importe avant tout de répandre les vérités acquises par la science, de les faire entrer dans la vie, d'en faire un domaine commun. Il importe de faire en sorte que tous, l'humanité entière, devienne capable de se les assimiler, de les appliquer: que la science cesse d'être un luxe, qu'elle soit la base de la vie de tous. La justice le veut ainsi.

Je dirai plus: c'est l'intérêt de la science elle-même qui l'impose. La science ne fait de progrès réels que lorsqu'une vérité nouvelle trouve déjà un milieu préparé à l'accepter. La théorie de l'origine mécanique de la chaleur, énoncée au siècle passé presque dans les mêmes termes que l'énoncé de Hirn et Clausius, resta pendant quatre-vingts ans enfouie dans les Mémoires académiques jusqu'à ce que les connaissances physiques aient été suffisamment répandues pour créer un milieu capable de les accepter. Il a fallu que trois générations se succédassent pour que les idées d'Erasmus Darwin sur la variabilité des espèces fussent favorablement accueillies de la bouche de son petit-fils et pour qu'elles fussent admises par les savants académiciens, non sans pression, il est vrai, de la part de l'opinion publique. Le savant, comme le poète ou l'artiste, est toujours le produit de la société dans laquelle il se meut et enseigne.

Mais, si vous vous pénétrez de ces idées, vous comprendrez qu'avant tout il importe de produire une modification profonde dans cet état de choses qui condamne aujourd'hui le savant à regorger de vérités scientifiques et la presque totalité des êtres humains à rester ce qu'ils étaient il y a cinq, dix siècles, c'est-à-dire à l'état d'esclaves et de machines, incapables de s'assimiler les vérités établies. Et le jour, où vous vous pénétrerez de cette idée, large, humanitaire et profondément scientifique, ce jour-là vous perdrez le goût de la science pure. Vous vous mettrez à la recherche des moyens d'opérer cette transformation, et si vous apportez dans vos recherches l'impartialité qui vous a guidé dans vos investigations scientifiques, vous adopterez nécessairement la cause du socialisme; vous couperez court aux sophismes et vous viendrez vous ranger parmi nous; las de travailler à procurer des jouissances à ce petit groupe qui en a déjà sa large part, vous mettrez vos lumières et votre dévouement au service immédiat des opprimés.

Et soyez sûr qu'alors, le sentiment du devoir accompli et un accord réel s'établissant entre vos sentiments et vos actes, vous retrouverez en vous des forces, dont vous n'avez pas même soupçonné l'existence. Et lorsque, un jour, — il n'est pas loin en tout cas, n'en déplaise à vos professeurs — lorsqu'un jour, dis-je, la modification pour laquelle vous aurez travaillé s'opérera, — alors, puisant des forces nouvelles dans le travail scientifique collectif et dans le concours puissant des armées de travailleurs qui viendront mettre leurs forces à son service, la science prendra un nouvel essor, en com-

paraissant duquel les lents progrès d'aujourd'hui paraîtront de simples exercices d'écoliers.

Alors, jouissez de la science: cette jouissance sera pour tous!

(A suivre)

## MOUVEMENT SOCIAL

France

La voilà donc proclamée, cette amnistie, de si longtemps attendue! Bien des amis manqueraient au jour de révoir, mais nous retrouverons du moins quelques uns des plus dignes et nous essaierons avec eux de continuer l'œuvre de ceux qui sont morts.

Ennemis du gouvernement, nous sommes heureux de dire que le ministère a été d'une ineptie parfaite, jusqu'au moment où il a dû, piteusement, demandant grâce, présenter la loi d'amnistie. Que de résolutions et de contre-résolutions, que d'hésitations et de balbutiements avant que ces grotesques personnages aient enfin prononcé ce mot d'amnistie qui leur brûlait la bouche! Les conseils de ministres se réunissaient le matin, le soir, à minuit. Cent discours ont été préparés pour dire *oui*, et cent autres pour dire *non*. On pariait sur les ministres comme sur les chevaux de course: Le télégraphe annonçait l'amnistie, la démentait, l'annonçait encore. S'il ne s'était agi de forçats pour lesquels chaque minute de liberté a son prix, ces geôliers qui tournent et retournent la clef dans la porte du bagne, ne sachant pas s'il faut l'ouvrir ou la fermer, nous auraient fait bien rire.

Mais enfin, ils se sont décidés à ouvrir la porte. Jupiter lui-même a dû descendre de son Olympe pour leur intimer l'ordre de le faire. Jupiter, c'est Gambetta, le Dieu qui siège dans le fauteuil du Corps Législatif. Il a regardé de son œil de verre son collègue en divinité Grévy et tous les demi-dieux du cabinet, Ferry, Freycinet, Varroy, et tout ce monde s'est incliné. Le maître veut l'amnistie. Que sa sainte volonté soit faite!

Ainsi voilà qui est entendu! Le maître n'a qu'à vouloir et ses désirs sont des ordres. Mais alors pourquoi n'a-t-il pas voulu l'amnistie qu'après ces dix années de tortures, qu'après la mort de tant de vaillants hommes loin de la patrie, loin de la famille et des amis, dans les indicibles humiliations de la vie du bagne? Mieux que personne, il sait pourtant que les forçats de la Nouvelle Calédonie sont des hommes de cœur, et que leurs juges sont les vrais criminels. Il a lu les livres rouges de ses amis Thiers et Gallifet; les tribunaux, les cours de police et les prisons n'ont pas de secrets pour lui. Il connaît toute cette immonde sequelle des gens de Versailles.

Sans doute, il la connaît. Mais il lui a plu d'en faire partie et d'y choisir ses acolytes. Il est devenu le complice des criminels et ce n'est point sans appréhension qu'il verra revenir des hommes qui peuvent l'accuser d'infamie. Mais il lui fallait prendre un parti, se classer définitivement parmi ceux qui gouvernent par la pure violence ou parmi ceux qui jouent habilement des ficelles parlementaires. Il a préféré cette dernière alternative et il a pris soin de procéder suivant les règles de la mise en scène. Il a commencé par faire manœuvrer ses pantins, en leur faisant crier: « Pas d'amnistie! Pas d'amnistie! » Puis il a fait soudain son apparition, et d'un geste il a calmé tout ce monde turbulent. « L'amnistie se fera », dit-il, et l'amnistie est faite.

Maintenant, il ne lui reste qu'à contempler la foule du haut de son trône et à faire des effets de profil et de torse!

Et le brave peuple, toujours si bonnasse et si badaud, se laissera-t-il prendre à cette scène de comédie? Ne verra-t-il pas que Gambetta, Freycinet, la Chambre, tout cela n'est que vains fantômes et que l'amnistie a été faite

par d'autres. Ce sont les électeurs de Bordeaux, de Lyon, du Père Lachaise qui ont marché sur le ministère, sur l'assemblée et qui les forcent à crier grâce. Pour renverser la loi, il ne faut pas commencer par la respecter, il faut la violer, c'est là le vrai moyen d'amener les législateurs à repentance. N'implorons plus nos droits, prenons-les. On nous cèdera avec d'autant plus de bonne grâce que nous serons plus forts. Quand nous aurons fait brèche dans la citadelle de l'Etat, la garnison nous présentera les armes.

Et maintenant, salut à nos amis! Qu'ils reviennent jeunes d'énergie et qu'ils nous aident de leur expérience à l'œuvre de la revendication sociale!

### LA VOIE LÉGALE ET LA VOIE ILLÉGALE.

Il y avait deux voies à suivre pour obtenir l'amnistie: la voie légale et la voie, sinon illégale comme forme, du moins illégale, révolutionnaire, comme fond.

La voie légale nous a été prêchée par les opportunistes de toutes les nuances. — « Lors des élections, — disaient-ils, — à chaque élection supplémentaire, posez à vos candidats la condition de demander à la Chambre l'amnistie; vous finirez par l'obtenir. Si vos élus ne tiennent pas leurs engagements, c'est parce qu'ils sont des bourgeois. Envoyez des ouvriers; ils sauront mieux tenir parole ».

Si le peuple français avait suivi cette voie, l'amnistie n'eût pas été votée dans dix ans. Les candidats bourgeois — nous l'avons vu — oublièrent leurs promesses dès qu'ils passèrent le seuil de la Chambre. Les candidats ouvriers n'auraient pas fait mieux: arrivés en minorité très faible (chaque siège gagné coûte une centaine de mille francs), ils auraient été noyés au sein d'une majorité réactionnaire: ils se seraient faits à son opinion.

Le peuple a suivi une autre voie.

Il a posé les candidatures des inéligibles: agitation, qui revêtait les formes légales, mais qui avait un *but illégal*, révolutionnaire. Pensez seulement! se donner pour Conseiller Municipal un forçat! Que de braves gens ont eu le frisson dans le dos rien qu'à entendre ces mots.

Il a fait des manifestations grandioses à la rentrée des amnisties: formes légales, si vous voulez, mais fond absolument illégal: glorifier ceux que l'Etat considère comme des criminels, — n'est-ce pas un crime vis-à-vis de la loi?

Enfin, bravant les coups de sabre et risquant de leur sang (le Pietri de l'opportunisme eût été heureux de faire à cette occasion une saignée), les hommes courageux de la population parisienne sont allés faire une manifestation sur la tombe des fusillés: forme légale, fond absolument illégal! Glorifier des bandits, des révolutionnaires, mais cela est considéré comme crime par toutes les législations!

La morale de ce qui précède est bien simple.

Tant qu'on n'ose pas sortir de la légalité, on n'obtient absolument rien des classes gouvernantes. Des promesses, peut-être; des concessions, jamais. On piétine sur place. Dès qu'on sort de la légalité, on obtient tout. Les classes gouvernantes comprennent alors que l'idée capable de pousser à l'abnégation est une force: elles cèdent, tout en sachant que c'est là le commencement de la dégringolade. D'abord, on conserve encore les formes légales, tout en leur donnant un fond révolutionnaire; l'agitation naît, l'idée se propage, d'autres individus sont gagnés à la cause, les caractères se trempent. Et lorsque l'agitation s'est déjà répandue, on finit par abandonner complètement le terrain légal: on sort dans la rue; alors on renverse les digues, et la révolution s'annonce.

Voilà ce que les doctrinaires n'ont jamais pu comprendre, et ce que le peuple français a compris, grâce à son éducation révolutionnaire.

S'arrêtera-t-il, peut-il s'arrêter à cette première victoire?

La clique opportuniste a eu beau faire, Trinquet a été élu dans le quartier du Père La-

chaise. M. Gambetta, en personne, est allé assister à une fête du quartier pour empêcher l'élection, il a essayé de parler, mais les électeurs ont couvert sa voix de cris : « Vive Trinquet, vive l'amnistie ! » et ils ont nommé Trinquet.

Le peuple de Paris est resté le même, quoi qu'en disent ses calomnieux. Quelle gifle aux opportunistes de toute nuance, noirs ou roses, que cette élection d'un forçat !

Le comité d'organisation du 4<sup>e</sup> Congrès socialiste ouvrier de France a décidé que l'ouverture de ce congrès aurait lieu le lundi 11 octobre 1880, et que ses séances se tiendraient au Cercle Franklin, en réservant toutefois la fixation de l'ordre du jour des travaux du Congrès, jusqu'après la tenue des Congrès régionaux.

Une Commission de sept membres a en outre été nommée, afin de recueillir tous les renseignements sur le mouvement social en France. Il a été choisi parmi elle un rapporteur général.

La Commission invite donc les associations ouvrières à établir officiellement un rapport sur la situation morale et matérielle des travailleurs dans leurs régions respectives.

— Les ouvriers en voitures de la ville de Toulouse ayant demandé que la journée fût fixée à dix heures de travail (diminution d'une heure) et ayant vu leurs demandes repoussées, ont abandonné les ateliers. Ils font appel aux socialistes de tous pays pour leur venir en aide. Adresse du Syndicat : Allées Lafayette, 10 bis, Toulouse.

— Les patrons de Lyon tiennent à enseigner aux ouvriers la solidarité et à les pousser à une grève générale. Les maçons de cette ville avaient résolu de ne mettre en interdit qu'un certain nombre de chantiers, afin que les compagnons qui travaillent puissent soutenir leurs camarades en grève. Alors les patrons se sont mis d'accord et ont fermé à la fois tous les chantiers de Lyon et de la banlieue.

La chambre syndicale des maçons est décidée à résister coûte que coûte.

Les patrons veulent-ils démontrer aux ouvriers de Lyon qu'ils auraient dû, un jour convenu, se mettre en grève tous à la fois ?

Nous annonçons avec plaisir l'apparition à Paris d'un nouveau journal « républicain socialiste » hebdomadaire, *Le Vengeur* (Administration : Grande Rue, 23, à Sèvres, Seine et Oise. Prix de l'abonnement, 3 fr. 50 par semestre). *Le Vengeur* défend avec talent un programme franchement communaliste et révolutionnaire. Quant à la partie économique de son programme, elle se résume en ces mots :

« La Commune, en effet, pas plus que la Nation ou l'Etat, n'a d'existence propre, extérieure ou supérieure à l'existence des individus. Elle ne peut et ne doit être qu'une association d'assurances mutuelles, également constituée au profit de tous ses membres. Il faut donc que cette dette réciproque et solidaire ait son gage quelque part. Et où pourrait-elle en trouver un autre que le capital social, accaparé aujourd'hui par une minorité d'exploiteurs privilégiés ? »

Nous avouons que nous ne comprenons pas ce que pourrait signifier cette « association d'assurances mutuelles. »

— La Section de propagande de Genève nous prie d'annoncer qu'elle a reçu de la Société française des charpentiers 8 fr. pour les grévistes de Reims.

### Espagne

Nous avons reçu, trop tard pour les faire paraître dans notre numéro précédent, quelques renseignements exacts sur l'incendie de la fabrique Morell à Barcelone.

Nos lecteurs savent déjà, par les correspondances d'Espagne que nous avons publiées, dans quel triste état se trouve la population ouvrière de cette ville. Sous prétexte de crise, les patrons augmentent les heures de travail, ils diminuent les salaires et, faisant travail-

ler à vil prix, ils parviennent (comme les patrons de Reims) à réaliser des bénéfices scandaleux.

Beaucoup de mécontentement régnait à Barcelone au sein de la classe ouvrière, et le gouverneur de la province, un riche aristo, de la clique de Canovas, n'a fait que l'augmenter en prenant résolument parti pour les patrons dans les disputes qui ont eu lieu entre eux et les ouvriers.

Un grand fabricant, Morell, avait fermé il y a un an et demi, sa manufacture de cotons, à la suite d'une grève. Sous prétexte de crise, ce monsieur avait voulu diminuer les salaires, et lorsque le travail fut refusé à ces conditions, il préféra fermer la manufacture. Dernièrement, il l'ouvrait de nouveau, et les ouvriers qui autrefois avaient travaillé dans cette fabrique, apprirent que le rusé patron était parvenu à trouver de tous côtés des ouvriers et des ouvrières qui consentirent à travailler pour un salaire moindre qu'auparavant et une heure et demi de plus. Ils cherchèrent certainement à dissuader leurs nouveaux camarades de travailler à ces conditions. Puis, un jour, pendant l'heure du diner, une foule de femmes exaspérées envahit la fabrique et brisa les machines ; ne trouvant pas le patron lui-même, elles allaient faire passer un mauvais quart d'heure à son compagnon, mais celui-ci réussit à s'évader par la fenêtre. Puis, elles mirent le feu à la manufacture et lorsque les pompiers arrivèrent avec leurs pompes, elles se jetèrent sur eux et entrèrent en une lutte acharnée pour empêcher d'éteindre l'incendie. Toutes les pompes qui survenaient sur les lieux furent prises par les femmes, mises hors de service, et les pompiers maltraités. Le courage de ces femmes excitait l'admiration générale.

Ce n'est qu'après avoir appelé la troupe, en faisant des charges de cavalerie et en sabrant la foule, qu'on parvint à approcher de la manufacture et à éteindre le feu.

L'état de siège est proclamé à Barcelone, et toutes les associations ouvrières de cette ville (dont quelques unes sont très importantes), sont sous la menace d'être dissoutes, si elles ne présentent pas en quelques jours leurs listes de membres et leurs livres de comptes.

Les femmes de Barcelone ont compris quel était le moyen le plus sûr de punir le propriétaire de sa cupidité : on évalue ses pertes à 150,000 francs.

Une bande, appartenant à un parti radical avancé, comme disent les journaux, a fait son apparition dans la province de Valence.

### Italie

On nous écrit de ce pays :

Grand mouvement dans le parti républicain, pendant ces jours-ci, pour l'obtention du suffrage universel ; meetings dans toutes les grandes villes. Les orateurs tonnent contre l'Etat des privilégiés, dénoncent le parlement comme un perchoir d'affairistes et de brouillons (paroles textuelles), et en ceci ils ont certainement raison ; mais ce qu'ils ne nous disent pas, c'est par quel miracle le suffrage universel convertira les affairistes et les brouillons, comment il résoudra la question économique et comment il réparera toutes les injustices que nous subissons aujourd'hui.

Il est à remarquer que les promoteurs de ces réunions, depuis Bertani jusqu'à Bovio, sont tous des députés *avortés*, et qui ne cachent pas qu'ils aspirent au pouvoir. Ceci devrait ouvrir les yeux aux socialistes, très-peu nombreux, il est vrai, qui se sont faits les champions de cette campagne en faveur du suffrage universel. D'ailleurs, si vous voulez avoir une idée de ces démocrates qui se posent comme les protecteurs de la classe ouvrière et comme les amants de liberté, il suffira de vous dire que dans le Comice de Naples ils ont refusé d'entendre la lecture d'une déclaration des ouvriers socialistes, bien qu'une grande partie du pu-

blic qui assistait au Comice applaudit lorsque la demande de cette lecture fut faite.

Voici la teneur de cette déclaration :

« Les ouvriers socialistes napolitains, réunis le 15 courant pour délibérer sur leur attitude à l'occasion du prochain Comice pour l'obtention du suffrage universel,

« Considérant que ce n'est pas par la politique que l'on pourra faire prévaloir les véritables intérêts de la classe ouvrière et du peuple en général ; que ce n'est pas du parlement qu'on obtiendra les réformes économiques indispensables au bien-être social qui opéreront la transformation de la propriété individuelle en propriété commune et sociale, afin de pouvoir *vivre en hommes, en travaillant comme des hommes ;*

« Pour cette raison, et afin de ne pas sanctionner les délits qui ont été commis jusqu'aujourd'hui et qui se commettront encore au nom de la « souveraineté du peuple », et afin de démontrer à ceux qui trop facilement se laissent tromper par les promesses, que désormais nous ne devons avoir confiance qu'en nos propres forces et dans la justice de notre cause, nous nous abstenons de toute participation à la vie politique ;

« Considérant que l'introduction du suffrage improprement nommé universel dans le régime parlementaire n'aurait d'autre résultat que d'élargir la base légale de l'Etat, sans modifier sa base réelle, qui est l'intérêt de la bourgeoisie dont l'Etat est le représentant ;

« Nous repoussons toute proposition de participer à l'agitation en faveur du suffrage universel, nous séparons notre cause de celle des *politiciens* de toute espèce,

Et nous chargeons le comp. Merlino d'exposer nos intentions au Comice ».

La Cour d'assises de Milan vient de condamner Costa à un mois de prison et à 50 fr. d'amende pour un article inséré dans la *Plebe*.

### Allemagne

Malgré les déclarations pacifiques, la guerre entre les deux fractions des démocrates-socialistes allemands continue de plus en plus violente. Des paquets de linge sale passent à la lessive sur les colonnes des journaux, et, comme de raison dans ce genre de polémique, ce ne sont pas les principes qui sont mis en discussion, ce sont des affaires de 300 fr., prêtés ou non prêtés, des affaires de montres engagées qui se discutent, etc.

Après Most, c'est le tour de Hasselmann. Les députés au Reichstag, MM. Auer, Bebel, Fritsche, Hasenclever, Kayser, Liebknecht, Vahlteich et Wiemer (Hartmann a refusé sa signature), publient un appel par lequel ils déclarent Hasselmann exclu du parti. Après avoir reproduit les paroles qu'il a prononcées au Reichstag, les signataires de cet appel déclarent : « Ces paroles signifient qu'il se sépare du parti (*Lossagung*) et spécialement de nous. Nous acceptons cette séparation avec plaisir. » Les accusations contre Hasselmann peuvent être résumées ainsi : Il a cherché à produire une scission dans le parti des démocrates-socialistes et à créer un parti Lassalien, plus révolutionnaire que le reste. Il a créé des journaux sans demander l'assentiment des signataires de l'adresse, et dans une lettre privée (la correspondance privée a été mise en réquisition pour rédiger les accusations), il les a traités de « ci-nommé parti ; » enfin, en parlant du *Vorwärts* (*En avant !*), organe du parti, il a écrit à un de ses amis : « Que pensez-vous du premier numéro du « Rückwärts » (*A reculons !*), organe central des petits bourgeois allemands ? »

L'appel profite de l'occasion pour exposer ses griefs contre Most, dont le premier est que Most, arrivé à Londres, a créé un organe sans consulter les signataires de l'adresse.

La seule chose qui résulte pour nous de la lecture de ce document, c'est l'espoir qu'il con-

tribuera à ouvrir les yeux aux ouvriers allemands sur le triste sort qui attend un parti, lorsqu'il se donne des chefs politiques.

— *L'Égalité*, de Paris, publie une note par laquelle elle annonce qu'elle exclut le cit. Most de sa rédaction, « à la suite, dit-elle, de la note plus ou moins policière publiée par la *Freiheit*, de Londres, contre la manifestation du 23 mai. »

La note est dans le goût de celles du *Vorwärts* de Liebknecht

—  
Le *Deutscher Verein* de Genève publie un appel dans lequel il proteste contre l'attitude des meneurs du parti démocrate-socialiste qui jadis prononçaient les discours les plus révolutionnaires et qui maintenant « cherchent à enrôler le mouvement dans les rangs de la petite bourgeoisie. »

L'appel compare les discours révolutionnaires du cit. Liebknecht, prononcés en 1868 et en 1869, avec ses discours d'aujourd'hui et son invitation « à se soumettre à la loi (anti-socialiste), » et il engage les socialistes allemands à s'opposer résolument aux tendances bourgeoises qui prennent le dessus dans le parti.

Il cite en outre des passages du journal officiel du parti, le *Sozialdemokrat*, qui sous ce titre : « Tactique Nouvelle, » cherche à prouver que les ouvriers doivent se prononcer pour la création, au profit de l'Etat, d'un monopole sur le tabac, parce que, — dit le *Sozialdemokrat*, — le monopole portera préjudice à la bourgeoisie, et s'il y a des ouvriers qui en souffrent, ils pourront émigrer en Amérique.

L'appel proteste contre ce genre de socialisme et invite les ouvriers à s'organiser pour la révolution sociale.

Les cercles ouvriers qui sont d'accord avec cet appel, sont invités à s'entendre avec le « *Deutscher Verein*, » rue Guillaume Tell, 5, Genève.

—  
Nous recevons simultanément deux petites feuilles volantes, publiées par les démocrates-socialistes, destinées à être semées à large main en Allemagne dans les ateliers, dans la rue, partout où il y a moyen de les faire pénétrer. Nous ne saurions trop recommander ce mode de propagande.

### Russie

—  
Si nous prenions au hasard un grand journal bourgeois russe, n'importe lequel, et si nous transcrivions les nouvelles de l'intérieur qui se trouvent dans un seul numéro, le lecteur occidental serait épouvanté du spectacle que présente en ce moment la Russie, et surtout la Russie sud-orientale.

La disette dans ce pays n'est pas un phénomène rare; elle s'y maintient à l'état de maladie chronique, et la fameuse émancipation des serfs, qui consistait à doter les paysans de mauvaises terres, en quantité insuffisante et amortissables par annuités évaluées à un taux exorbitant, cette fameuse émancipation, disons-nous, n'a certainement pas créé le bien-être; aujourd'hui, comme il y a vingt ans, la misère du paysan russe n'a de pareille que la misère irlandaise. Mais en ce moment, ce n'est plus seulement la misère et la disette, c'est la famine qui décime les populations. Pain, foin, paille, tout a manqué à la fois. Les chaumières restent découvertes, le chaume ayant été transformé en nourriture pour les bestiaux, — nourriture qui a fait crever les deux tiers du bétail; dans tel endroit (gouvernement Stavropol) c'est 8 francs qu'on paie un sac d'herbe, parce que les hommes mangent l'herbe (textuel, pris dans le *Golos*); dans tel autre (gouv. d'Orenbourg et de Saratoff), la moitié des villages sont déserts, les habitants sont allés mendier par dizaines de mille; ceux qui sont restés labourent la terre en traînant eux-mêmes la charrue; dans toute la Russie sud-orientale, depuis l'automne passé on n'a plus mangé de pain qui ne fût mêlé de toutes sortes d'ingrédients, écorce, paille, etc.

Telle est la situation que le règne d'Alexandre maintient en Russie, grâce à l'exploitation effrénée du peuple par l'Etat, par la bourgeoisie naissante et par une armée d'employés, grâce au rachat forcé des redevances féodales, aux guerres et au gaspillage inouï de la richesse populaire.

Que les Irlandais, auxquels leurs sauveurs parlementaires recommandent aujourd'hui le rachat des terres aux seigneurs, d'après un mode analogue à celui qui fut appliqué en Russie, étudient bien les conséquences de ce rachat, avant de se laisser bernier par ce leurre.

### Turquie

#### LA QUESTION D'ORIENT.

—  
La question d'Orient est de nouveau sur le tapis. — Pour quelle raison? Serait-ce pour savoir comment mettre fin à l'horrible famine qui règne en ce moment en Arménie, en Asie Mineure? — Parbleu! est-ce que les hommes d'Etat peuvent s'intéresser à quelques centaines de mille malheureux qui meurent par là, en Orient, dans les trances de la faim? à ces villes, où des pères dévorent les cadavres de leurs enfants, pour être dévorés eux-mêmes quelques jours plus tard par des chiens affamés? Ils ont autre chose à faire. Ils vont discuter encore une fois, quel morceau pourrait-on arracher à cet Etat qui se meurt sur les rives du Bosphore, comment disséquer ce cadavre, cette fois-ci au profit de la Grèce et de l'Autriche. Et ils discuteront encore des années entières, et de nouveau ils ne s'entendront pas, et de nouveau la guerre grondera dans les Balkans au bout de quelques années, en accumulant encore des collines de cadavres au pied de quelque nouvelle Plevna.

Ne nous en étonnons pas. Qui dit Etat, dit, par cela même, rivalité politique et commerciale, donc Guerre. La diplomatie n'a qu'une mission: celle d'empêcher que la guerre éclate lorsque le plus fort ne trouve pas encore le moment propice pour la commencer.

C'est précisément le but de la conférence qui siège en ce moment à Berlin.

### Suisse

—  
CHAUX-DE-FONDS. — On nous écrit ce cette localité :

L'idée que le grand nombre des mécontents se fait des partis politiques, c'est qu'on prenne l'un ou qu'on prenne l'autre, c'est toujours blanc bonnet pour bonnet blanc, et puisqu'il faut les subir, autant donner le pouvoir aux radicaux qu'aux libéraux. Dans la situation actuelle je suis parfaitement de cet avis, je suis plus affirmatif encore; je dis: mieux vaut les radicaux que les libéraux.

« Mais, dit-on, les radicaux gouvernent arbitrairement, autoritairement; parmi les hommes qui sont à la tête du parti, les plus influents sont des hommes perdus de mœurs, qui ne travaillent pas et pour lesquels les emplois qu'ils occupent sont de véritables sinécures. La plupart de ces hommes n'étant pas riches, ils n'ont d'autre avenir que celui que leur donne la politique, et de là le cumul des fonctions et une politique d'artifices dans laquelle les questions de principes et d'intérêt général n'occupent qu'une place infiniment secondaire. En conséquence, les promesses renfermées dans les programmes élaborés avant chaque élection législative, restent lettre morte.

« Il y a cependant parmi les radicaux des hommes sincères, dévoués au bien général; seulement ceux là ne sont pas à la tête des affaires et leur influence étant petite, ils ne peuvent arracher la direction du parti à la coterie des intrigants; les libéraux, continue-t-on, possèdent aussi de ces hommes honnêtes et intègres; donc, formons un parti qui ne soit inféodé ni aux radicaux, ni aux libéraux, un parti entre les deux, en un mot, un parti indépendant. Nous choisirons pour représentants

des hommes qui nous donneront de sérieuses garanties, des hommes qui siégeront au grand conseil sans autre préoccupation que celle de travailler à la réalisation des promesses faites au peuple par les programmes ».

Je dois dire que je n'ai jamais compris la puissance d'un parti qui se placerait sur un terrain semblable. Si l'on raisonne ainsi, c'est qu'on ne s'est pas encore assez rendu compte, dans notre population, que dans l'état d'antagonisme d'intérêts dans lequel se trouvent les hommes et les groupes rivaux, un parti doit nécessairement être une organisation militante, et que, pour qu'un parti puisse être propre à la lutte, la question de sa composition et celle de choisir le terrain sur lequel il veut opérer, sont de la plus haute importance.

Ceci admis, il devient évident qu'un parti qui ne serait ni rouge ni blanc, ni chair ni os, un hermaphrodite enfin, ne posséderait pas les éléments de vitalité nécessaires à la lutte.

Depuis plus de dix ans on essaie de cette tactique, qui peut être appelée la tactique *coulleryste*, et à chaque élection elle se renouvelle, sans avoir jamais donné aucun résultat. Mais qu'on y réfléchisse bien, le coullerysme, qui en l'absence de son chef n'est rien, même quand il est servi par son chef, n'a rien non plus qui puisse rapporter quelque chose d'utile aux ouvriers. Ce qu'il peut, et c'est ce qu'il a toujours cherché à réaliser sans y être parvenu encore, c'est d'aider les libéraux à arriver au pouvoir. L'on a vu des ouvriers qui, soit par ambition, soit par naïveté, se sont prêtés à la mise en œuvre du coullerysme; mais qu'ils y prennent garde: ils pourraient bien n'y trouver au bout que la plus complète impopularité. Les émules des Louis Jeanrenaud pourraient bien se tromper dans leurs calculs.

A l'occasion des dernières élections on a essayé de nouveau du *truc* et l'on a vu ce qu'il a produit; les libéraux faisaient risette, mais les radicaux étaient sur leur garde et prenaient soigneusement toutes leurs mesures; en sorte que pour qui suivait attentivement le mouvement électoral, l'issue ne pouvait faire aucun doute, les radicaux manœuvraient avec sang-froid et méthode, tandis que les libéraux tâtonnaient, en cherchant par-ci par-là à raccrocher quelque voix. De là, une attitude sans décision, une attitude sans caractère tranché, par conséquent pas de sang-froid et pas de nerf dans l'action.

Les auteurs du manifeste *abstentionniste* eurent le mérite de ne pas s'y tromper et d'agir comme des hommes sachant d'avance le résultat qui les attendait; ils ne pensaient pas que la masse des dégoûtés de la politique des *subterfuges* irait désertier les urnes comme un seul homme, ils savaient qu'autant par routine que par entraînement le bataillon des *moutons* irait déposer des bulletins en faveur des habiles. Mais ils ont tenu à affirmer leurs idées et à planter un jalon.

Puisque l'on veut absolument faire de la politique quand même, j'espère bien que cette dernière expérience aura convaincu les intéressés de la nécessité d'abandonner cette tactique, cette tactique de dupe que l'on ressuscite à chaque occasion. Si l'on veut faire de la politique fructueuse, si toutefois il en existe une, ce n'est pas un parti entre deux qu'il faut former, c'est un parti au delà des deux partis actuellement rivaux, un parti qui se place sur son terrain propre, sur le terrain des réformes et des améliorations en matières économiques, c'est-à-dire qui recherche et travaille à la réalisation de tout ce qui pourrait être entrepris pour la sauvegarde des intérêts de notre industrie nationale et le bien-être moral et matériel de notre population.

Ce parti là, mais pas un autre, pourra avoir une composition homogène et, qu'on le remarque bien, c'est le seul qui pourra prendre et aux radicaux et aux libéraux les hommes perdus au milieu d'eux qui diffèrent d'opinion et d'aspirations.

A. S.